VI

UNE TRADUCTION GRECQUE D'UN TEXTE DE MACROBE DANS LE Περὶ μηνῶν DE LYDUS[1]

PAR LE P. PAUL HENRY, S. J.

Au livre IV, §§ 36 et 37, du Περὶ μηνῶν de Jean Laurent le Lydien, polygraphe byzantin contemporain de Justinien, on trouve deux pages qui correspondent, quasi mot pour mot, au *Commentarium in Somnum Scipionis*, livre I, §§ 20-27, de Macrobe. Dans aucune publication, que je sache, ces textes n'ont encore été rapprochés. R. Wünsch, le dernier éditeur de Lydus, ne signale pas le passage correspondant de Macrobe; F. Bluhme, dans son excellente dissertation sur les sources du Περὶ μηνῶν[2], ne paraît pas non plus avoir remarqué cet étroit parallélisme, qui l'eût cependant grandement intéressé.

Ce rapprochement pose divers problèmes de critique littéraire, de critique verbale, peut-être même de critique historique. Cette étude fera ressortir, une fois de plus, combien intimement parfois cette dernière discipline est liée à celles-là.

Dans quelles conditions ces passages nous sont-ils transmis?

Eyssenhardt, qui a édité Macrobe dans la collection Teubner, a établi son texte du *Commentarium* de Macrobe sur deux manuscrits, P, le *Parisinus* 6371, du XI^e^ siècle, et B, le *Bambergensis* M. IV. 15, qui est à peu près de la même époque. Notre texte manque dans le *Parisinus* qui présente ici une assez longue lacune. Tel qu'on peut l'étudier, il repose donc sur un seul manuscrit-source.

Pour ce qui est de Lydus, les conditions sont encore moins bonnes. Le Περὶ μηνῶν ne nous est parvenu, littéralement, qu'en pièces et morceaux, qui dérivent eux-mêmes, le plus souvent, non de l'ouvrage original, mais d'un résumé datant, d'après Wünsch, du IX^e^ siècle. Tel manuscrit, ainsi le plus ancien, le *Parisinus*

1. Communication faite, le 10 décembre 1932, à la *Société des Études latines* (voir le compte-rendu de la séance dans la *Rev. Ét. lat.*, janv. 1933, p. 281).

2. F. Bluhme, *De Joannis Laurentii Lydi libris* Περὶ μηνῶν *observationum capita duo*, Diss., Halle-Wittenberg, 1906, 121 pp.

suppl. gr. 257, n'a que deux fragments, tel autre n'a conservé que ceux-ci, tel autre n'a que ceux-là. Bref, Wünsch compte sept ou huit manuscrits-sources représentant un certain nombre de collections d'extraits et son édition, célébrée à l'envie par ses contemporains[1], est une sorte de « puzzle », un jeu de patience reconstitué à l'aide des débris de la tradition, débris qui s'emboîtent souvent fort bien les uns dans les autres. — En 1896, Wünsch retrouvait dans un *miscellaneus* grec de l'Escurial (Φ. III. 11), écrit par divers copistes des XIV^e^ et XV^e^ siècles, cent trente extraits du Περὶ μηνῶν. Plusieurs reproduisaient des textes déjà connus, d'autres, qui parfois les continuaient, étaient encore inédits. Notre passage se trouve au nombre de ces derniers. C'est dire que ces textes jumeaux, le latin de Macrobe et le grec de Lydus, ne reposent chacun que sur un seul manuscrit. Nous les reproduisons d'après les éditions d'Eyssenhardt et de Wünsch avec les notes critiques de ces éditeurs[2] :

Comm. in somn. Scip., I, 20-27.

Causam si quis forte altius quaerat unde diuinis maliuolentia ut stella malefica esse dicatur, — sicut de Martis et Saturni stellis existimatur — aut cur notabilior benignitas Iouis et Veneris inter genethliacos habeatur cum sit diuinorum una natura, in medium proferam rationem apud unum omnino quod sciam lectam. nam Ptolomaeus in libris tribus quos de harmonia composuit patefecit causam quam breuiter explicabo. (21) certi, inquit, sunt numeri, per quos inter omnia quae sibi conuenienter iunguntur et aptantur fit iugabilis conpetentia, nec quidquam potest alteri nisi per hos numeros conuenire. (22) sunt autem hi epitritus, hemiolius, epogdous, duplaris, tri-

De mens., IV, 36-37.

ὅτι ὁ Πτολεμαῖος ἐν τῇ ἁρμονικῇ · ὡρισμένοι, φησίν, εἰσὶν οἱ ἀριθμοί, δι' ὧν ἐν πᾶσι τοῖς πρὸς ἄλληλα συμβαίνουσι καὶ ἁρμοζομένοις ὁμόλογος γίνεται συμφωνία · καὶ οὐδ' ὁτιοῦν δύναταί τινι, εἰ μὴ διὰ τούτων τῶν ἀριθμῶν συνελθεῖν. εἰσὶ δ' οὗτοι · ἐπίτριτος, ἡμίολιος, σπονδεῖος, διπλάσιος, τριπλάσιος, τετραπλάσιος.

1. Voir Bluhme, *Diss.*, p. 2.
2. Sigles : B = Bambergensis M. IV. 15; B' = lectio codicis emendatione anterior. S = Scorialensis gr. Φ. III. 11.

plaris, quadruplus. quae hoc loco interim quasi nomina numerorum accipias uolo, in sequentibus uero, cum de harmonia caeli loquemur, quid sint hi numeri, quidue possint, opportunius aperiemus : modo hoc nosse sufficiat quia sine his numeris nulla colligatio, nulla potest esse concordia. (23) uitam uero nostram praecipue sol et luna moderantur. nam cum sint caducorum corporum haec duo propria, sentire uel crescere : αἰσθητικόν, id est sentiendi natura, de sole, φυτικὸν autem, id est crescendi natura, de lunari ad nos globositate perueniunt, sic utriusque luminis beneficio haec nobis constat uita qua fruimur. (24) conuersatio tamen nostra et prouentus actuum tam ad ipsa duo lumina quam ad quinque uagas stellas refertur, sed harum stellarum alias interuentus numerorum, quorum supra fecimus mentionem, cum luminibus bene iungit ac sociat, alias nullus applicat numeri nexus ad lumina. (25) ergo Veneria et Iouialis stella per hos numeros lumini utrique[1] sociantur sed Iouialis soli per omnes, lunae uero per plures, et Veneria lunae per omnes, soli per plures numeros aggregatur. hinc licet utraque benefica[2] credatur, Iouis tamen stella cum sole accomodatior est et Veneria cum luna, atque ideo uitae nostrae magis commodant, quasi luminibus uitae nostrae auctoribus numerorum ratione[3] concordes. (26) Sa-

1. utriusque B.
2. benenefica B'.
3. rationem B.

ὅτι τὸ μὲν αἰσθητὸν ἐξ ἡλίου, τὸ δὲ φυσικὸν ἐκ τῆς σεληνιακῆς σφαίρας πρὸς ἡμᾶς παραγίνεται, καὶ τῇ τῶν φώτων ἑκατέρων εὐποιΐᾳ κατ' ἐξαίρετον ἥδε συνέστηκεν ἡμῖν ἡ ζωὴ ἣ μέντοι ἡμετέρα ἀναστροφή · καὶ αἱ τῶν πράξεων προκοπαὶ τοῦτο μὲν πρὸς τὰ δύο ταυτὶ φῶτα, τοῦτο δὲ καὶ πρὸς τοὺς πέντε πλάνητας ἀναφέρονται · ἀλλὰ τούτων τῶν ἀστέρων ἄλλους μὲν ἡ μεσιτεία τῶν ἀνωτέρω μνημονευθέντων ἀριθμῶν καλῶς μετὰ τῶν φώτων ἑνοῖ καὶ συνάπτει · ἄλλος δὲ οὐδεὶς ἀριθμοῦ συνδέσμος συμβιβάζει μετὰ τῶν φώτων · οὐκοῦν οἱ μὲν τῆς Ἀφροδίτης καὶ τοῦ Διὸς ἀστέρες διὰ τούτων τῶν ἀριθμῶν ἑκατέρῳ[1] τῶν φώτων συνάπτονται, ἀλλ' ὁ μὲν τοῦ Διὸς τῷ ἡλίῳ διὰ πάντων, τῇ δὲ σελήνῃ διὰ πλειόνων, ὁ δὲ τῆς Ἀφροδίτης τῇ μὲν σελήνῃ διὰ πάντων, τῷ δ' ἡλίῳ διὰ πλειόνων ἁρμόζεται ἀριθμῶν. ἐντεῦθεν εἰ καὶ τὰ μάλιστα τούτων ἑκάτερον ἀγαθοποιόν, ὁ τοῦ Διὸς ὅμως ἀστὴρ σὺν ἡλίῳ λυσιτελέστερός ἐστι, καὶ ὁ τῆς Ἀφροδίτης σὺν τῇ σελήνῃ ·

οἱ δὲ τοῦ Κρόνου καὶ Ἄρεος ἀστέρες

1. ἑκατέρων S, corr. Gu. Kroll.

turni autem Martisque stellae ita non habent cum luminibus conpetentiam, ut tamen aliqua uel extrema numerorum linea Saturnus ad solem, Mars aspiciat ad lunam. ideo minus commodi uitae humanae existimantur quasi cum uitae auctoribus arta numerorum ratione[1] non iuncti. cur tamen et ipsi nonnunquam opes uel claritatem hominibus praestare credantur, ad alterum debet pertinere tractatum, quia hic sufficit aperuisse rationem, cur alia terribilis, alia salutaris existimetur. (27) et Plotinus quidem in libro qui inscribitur *si faciunt astra*, pronuntiat, nihil ui uel potestate eorum hominibus euenire, sed ea, quae decreti necessitas in sangulos sancit, ita per horum[2] septem transitum stationem recessumue monstrari, ut aues seu praeteruolando seu stando futura pennis uel uoce significant nescientes. sic quoque tamen iure uocabitur hic salutaris, ille terribilis, cum per hunc prospera, per illum significentur incommoda.

οὕτως οὐκ ἔχουσι πρὸς τὰ φῶτα σύμβασιν ὡς τινι μέντοι ἐσχάτῃ[1] ἀριθμῶν ἐμφάσει τὸν μὲν Κρόνον πρὸς τὸν ἥλιον ἀφορᾶν, τὸν δὲ Ἄρην πρὸς τὴν σελήνην. καὶ διὰ ταῦτα ἧττον ὠφέλιμοι τῇ ἀνθρωπίνῃ δοκοῦσι ξωῇ ·

τί δὲ δήποτε καὶ αὐτοὶ ἐσθ' ὅτε καὶ πλοῦτον καὶ περιφάνειαν τοῖς ἀνθρώποις παρέχειν πιστεύονται, ἑτέρα τοῦτο ἐξετάσει προσήκει.

ὅ γε μὴν Πλωτῖνος ἐν βιβλίῳ τῷ ἐπιγραφομένῳ ' ὅπως ποιεῖ τὰ ἄστρα ' περὶ τούτου ἀποφαινόμενος φησι, μηδὲν ἢ δυνάμει ἢ ἐξουσίᾳ τούτων τοῖς ἀνθρώποις συμβαίνειν ἀλλ' ἅπερ ἡ τῆς θείας οἰκονομίας ἀνάγκη ἑκάστοις ἐκύρωσεν, οὕτω διὰ τοῦ τῶν ἑπτὰ τούτων προποδισμοῦ ἢ στηριγμοῦ ἢ ὑποποδισμοῦ δεικνύσθαι, ὥσπερ καὶ οἰωνοὶ ἤτοι περιπτάμενοι ἢ ἀτρεμοῦντες τὰ μέλλοντα ταῖς πτέρυξιν ἢ ταῖς φωναῖς σημαίνουσιν εἰδότες.

A la suite de ce passage qui traite un thème astrologique bien connu, l'influence des astres sur les actions humaines, l'auteur grec cite deux morceaux de Plotin, tirés précisément du traité intitulé : Περὶ τοῦ εἰ ποιεῖ τὰ ἄστρα (*Enn.* II, livre III). Je laisse de côté ces citations qui sont extrêmement intéressantes pour l'histoire du texte de Plotin et je me limite strictement à la partie qui a son parallèle chez Macrobe.

Après avoir établi les faits, abordons les problèmes qu'ils soulèvent.

I. — Le premier concerne *le rapport littéraire* de ces textes. En

1. rationem B'.
2. *p* eorum B.

1. μέντοι ἢ ἐσχάτῃ S, ἢ del. Gu. Kroll.

présence d'un parallélisme aussi étroit on peut formuler plusieurs hypothèses. Ces textes pourraient être indépendants l'un de l'autre et remonter à une source commune, soit latine, soit grecque; si elle est latine, c'est Macrobe qui copie et Lydus qui traduit, si elle est grecque, c'est l'inverse. Si cette hypothèse de l'indépendance réciproque de ces textes s'imposait, on aurait fait une jolie découverte : on aurait retrouvé un fragment, assez long, d'un auteur philosophique antérieur à Macrobe et qu'il faudrait alors identifier.

Cette hypothèse, si séduisante soit-elle, doit absolument être écartée. Un examen attentif *du texte des manuscrits* prouve que l'un de ces textes dérive immédiatement de l'autre.

Au § 25 *du texte d'Eyssenhardt* on lit : « ergo Veneria et Iouialis stella lumini *utrique* per hos numeros sociantur ». Ce datif *utrique* est fort correct, mais est une correction d'éditeur : notre seul manuscrit porte *utriusque*, qui est certainement une faute, comme le prouve la suite de la phrase. Lisons le passage correspondant de Lydus *dans l'édition de Wünsch* : ἑκατέρῳ τῶν φώτων, datif exigé par συνάπτονται et restitué par Kroll qui ne connaissait pas le texte parallèle de Macrobe. Or, le seul manuscrit de Lydus qui transmette ce passage porte ἑκατέρων τῶν φώτων, un génitif, tout comme *utriusque*. — Si l'on suppose que ces textes sont indépendants et qu'ils dérivent d'une source commune, il faut admettre que Lydus et Macrobe l'ont utilisé avec une fidélité telle qu'ils en reproduisent de concert une faute manifeste. Comme l'un deux l'a traduit, la chose devient par trop improbable. On ne peut concevoir ces textes comme indépendants l'un de l'autre.

Ceci étant acquis, on n'a pas de peine à démontrer que l'original, c'est le latin, que la traduction, c'est le grec. Les latinismes du texte grec sautent aux yeux : au § 24, « *cum* luminibus bene iungit ac sociat » est traduit par καλῶς μετὰ τῶν φώτων ἑνοῖ καὶ συνάπτει, et au § 25 « Iouis tamen stella *cum* sole accomodatior » est traduit par ὁ τοῦ Διὸς ὅμως ἀστὴρ σὺν ἡλίῳ λυσιτελέστερός ἐστι.

Le premier problème soulevé, d'ordre littéraire, paraît résolu de façon certaine et par des considérations proprement philologiques : les leçons des manuscrits (« variantes » serait ici un mot bien mal choisi) prouvent que ce texte du Περὶ μηνῶν est une traduction d'un passage du *Commentarium in Somnum Scipionis*.

II. — Si le texte grec attribué jusqu'ici à Lydus est authentique[1],

1. Cette réserve est importante. La première fois que je rapprochai ce texte du

ce rapprochement, en matière de *critique historique*, aurait une assez grande portée.

Tout d'abord, il nous permettrait de nous rendre compte de la manière dont Lydus traduit ses sources : on verrait qu'il est fidèle jusqu'à en traduire les fautes.

En second lieu, nous trouverions ici la vérification d'une « loi » déjà énoncée par Schultze et reprise par Bluhme (*op. cit.*, p. 27), à savoir que lorsque Lydus met à profit un auteur, il ne le cite que rarement, mais cite toutes les autorités de cette source. Ici il ne fait pas mention de Macrobe, mais bien de Ptolémée et de Plotin cités par Macrobe.

Enfin et surtout, si notre texte est authentique et si l'on accepte la démonstration esquissée plus haut, nous aurions la preuve que Lydus dépend directement de Macrobe, constatation intéressante pour la critique historique. En effet, on ne sait trop pourquoi, les auteurs qui ont traité ces questions, depuis Schultze jusqu'à Wissowa, en passant par Bluhme, admettent tacitement comme une sorte de postulat que Lydus et Macrobe sont des sources indépen-

Περὶ μηνῶν de celui de Macrobe, j'hésitai à le considérer comme authentique. Mais ni Wünsch, ni Bluhme n'avaient douté de cette authenticité : j'allai donc de l'avant. Bluhme cite même un des extraits de Plotin comme preuve de la fidélité de Lydus (*op. cit.*, p. 37); quant à Wünsch, dans son *stemma codicum*, il faisait dériver ces extraits de l'Escurial, non pas de l'abrégé du Περὶ μηνῶν, mais directement de l'ouvrage original. Comme je préparais ma communication du 10 décembre, je lus dans *Gnomon*, 1928, p. 648, une intéressante note de M. R. Harder dont voici la teneur : « Die zitate [des Ennéades] bei Joa. Lydus de mens. gehören, wie H. Grabowsky in einer noch ungedruckten, von R. Wünsch angeregten Königsberger Dissertation von 1914 schlagend erwiesen hat, nicht dem Johannes sondern mit dem ganzen Stück S. 94, 14-97, 14 W. einem bereits den Planudes benutzenden Scholiasten. » J'écrivis immédiatement au professeur Harder pour avoir communication de cette dissertation, tout au moins des principaux arguments de l'auteur. Il me répondit très aimablement le 15 décembre qu'il avait perdu de vue M. Grabowsky, et me signalait en terminant que cet endroit était le seul du *De mensibus* où Plotin fût cité, et que la forme de la citation faisait penser à une scolie. Je n'avais donc pas d'arguments décisifs pour ou contre l'authenticité. A la séance de la *Société des Études latines* j'avais formulé d'assez fortes réserves : on se montra quelque peu sceptique sur mon scepticisme. — Au moment de publier cette note, j'eus l'idée de consulter deux manuscrits de la traduction que fit Maxime Planude (1260-1310) du *Commentarium* de Macrobe, *Paris. gr.* 1868 (xv^e^ siècle) et *suppl. gr.* 1101 (xiv^e^ siècle) : les morceaux de « Lydus » s'y retrouvent dans les mêmes termes, avec quelques variantes. Planude *a-t-il pu* transcrire Lydus? Oui, puisqu'il avait lu tout le Περὶ μηνῶν dans un manuscrit *complet* et qu'il en avait fait des extraits qui constituent une de nos plus importantes sources (voir Wünsch, éd. du Περὶ μηνῶν, p. L sqq.). *L'a-t-il fait* pour ces textes-*ci?* On hésite à répondre. Dans un travail plus ample sur l'*Histoire du texte de Plotin* je serai forcé de revenir sur ces problèmes. Peut-être me sera-t-il possible alors de les résoudre de façon définitive.

dantes. Si l'on pouvait prouver avec certitude que tel texte de Lydus a été traduit de Macrobe, ailleurs le témoignage de Lydus perdrait quelque chose de sa valeur. Là où autrefois en découvrait deux témoignages convergents, il faudrait peut-être les réduire à un seul. Chaque cas, d'ailleurs, mériterait une étude particulière.

III. — Le dernier problème que soulèvent ces textes parallèles relève de la *critique textuelle.* Nous nous retrouvons ici sur un terrain plus ferme, où la question d'authenticité n'intervient pas.

Eyssenhardt corrige à peine son manuscrit. Il a le droit d'écrire *utrique*, parce que très probablement Macrobe n'écrivit pas autre chose. L'éditeur de « Lydus » aurait dû écrire ἑκατέρων, parce que c'est là le texte authentique de son auteur, qu'il s'appelle Lydus ou Planude. Cet auteur lisait-il un manuscrit latin qui portait *luminis* utriusque plutôt que *lumini* utrique? C'est possible. Au § 26, *cur tamen et ipsi* est rendu par τί δὲ δήποτε καὶ αὐτοὶ, ce qui suppose que l'auteur grec ait lu ou cru lire *tandem* au lieu de *tamen*. On n'oserait dire qu'en soi *tandem* soit une faute : nous sommes à la fin d'un développement comme le prouve l'apodose de la phrase; mais *tamen* est excellent. Le texte de Macrobe paraît donc bien édité.

Quant au texte grec, il est piquant de constater que là où il est bien transmis, on l'a corrigé, que là où il est corrompu, on l'a laissé sans correction.

Nous l'avons vu, le génitif ἑκατέρων est seul authentique. Ce n'est pas une « faute de copiste »; bien au contraire, les scribes donnent ici une preuve éclatante de leur fidélité. Non moins certain est le τινι ἢ ἐσχάτῃ qui traduit le latin du § 26 *aliqua vel extrema;* Kroll a eu tort de supprimer la particule ἢ. Les deux seules corrections d'éditeur sont condamnées par le texte parallèle de Macrobe.

En revanche, en trois ou quatre autres endroits le texte du manuscrit de l'Escurial est fautif et personne ne s'en est douté. Αἰσθητὸν et φυσικὸν n'ont aucun sens, et c'est αἰσθητικὸν et φυτικὸν qu'il fallait lire, comme nous l'apprend le grec *et le latin* du § 23 de Macrobe : « les facultés de sentir et de croître »; paléographiquement la correction est on ne peut plus facile à expliquer : dans nos manuscrits ικον s'écrit souvent en abrégé, et φυτικόν alterne régulièrement, peut-on dire, avec φυσικόν. Le début du § 24 de Macrobe servira à ponctuer et à accentuer correctement le texte grec et l'on écrira ... ζωὴ · ἥ μέντοι au lieu de ἡ ζωὴ ἥ μέντοι. Plus bas, on corrigera

συνάπτει . ἄλλος δὲ en συνάπτει, ἄλλους δὲ. Enfin, dans la toute dernière phrase, on insérera devant εἰδότες la négation μὴ, comme l'exigerait seul, sans compter le *nescientes* de Macrobe, le sens général du texte de Plotin ici résumé (*Enn.* II, 3, 3, fin).

Paul HENRY, S. J.

NOTE ADDITIONNELLE

PAR CH. PICARD
professeur à la Faculté des Lettres de Paris

A la séance de la Société des études latines où le P. Paul Henry a présenté la communication qui fait l'objet de l'article ci-dessus, M. Albertini a relevé fort justement que certains philologues admettaient plus ou moins malaisément la réalité d'emprunts faits aux auteurs latins par des compilateurs écrivant en grec. Peut-être y aurait-il lieu de distinguer les polygraphes purement grecs et ceux qu'on peut appeler déjà byzantins, comme Jean le Lydien, Lydus, contemporain de Justinien. Ce Lydus, en tout cas, puisait assidument dans les auteurs latins. A la preuve qui a été donnée le 10 décembre, et qui est convaincante — s'il s'agit bien du personnage — on en peut adjoindre une autre, *moins directe*, je le reconnais, mais encore assez évidente. Il suffit de placer côte à côte un passage de Cicéron, *De nat. deorum*, III, 23, et un autre de Johannes Lydus, que je citerai ici d'après l'édition Bekker, p. 72 = *De mensibus*, IV, 38 :

A. Cicéron, *De nat. deorum*, III, 23 :

Dionysos multos habemus :

1. Primum Jove et Proserpina natum.
2. Secundum Nilo, qui Nysam dicitur condidisse.
3. Tertium Cabiro patre, eumque regem Asiae praefuisse ferunt, cui Sabazia sunt instituta.
4. Quartum Jove et Luna, cui sacra Orphica putantur confici.
5. Quintum Niso natum et Thyone, a quo tricterides constitutae putantur.

B. Lydus, IV, 38 (éd. Bekker) :

Κατὰ δὲ τοὺς ποιητὰς, Διόνυσοι πέντε·

1. Πρῶτος Διὸς καὶ Λευκοθέας.
2. Δεύτερος ὁ Νείλου, ὁ καὶ βασιλεύσας Λιβύης καὶ Αἰθιοπίας καὶ Ἀραβίας.
3. Τρίτος Καβίρου παῖς, ὅστις τῆς Ἀσίας ἐβασίλευσεν, ἀφ' οὗ ἡ Καβιρικὴ τελετή.
4. Τέταρτος ὁ Διὸς καὶ Σεμέλης, ᾧ τὰ Ὀρφέως μυστήρια ἐτελεῖτο καὶ ὑφ' οὗ ὁ οἶνος ἐκεράσθη.
5. Πέμπτος ὁ Νύσου καὶ Θυώνης, ὃς κατέδειξε τριετηρίδα.

Les variantes, importantes, certes — et d'ailleurs attendues, puisque Lydus prétend se repérer collectivement « aux poètes », — n'empêchent pas la curieuse similitude relative des deux textes ; il est plus que probable que là comme ailleurs — ainsi que le P. Paul Henry l'a bien observé — Lydus a affecté de citer plutôt les sources mêmes.., de l'auteur